

« Binge drinking » : toujours plus de filles

ALCOOL | Coma éthylique, tentatives de suicide, violences... L'ivresse express entraîne de graves dommages chez les adolescents. Déjà rencontrées il y a deux ans, trois jeunes filles témoignent des ravages d'une pratique en hausse

PASCALE SANTI

Tentatives de suicide, comas éthyliques, mise en danger aiguë... je suis allée très loin», dit Romane, qui vient de fêter ses 18 ans. Nous l'avons rencontrée en avril 2013, avec cinq autres jeunes filles âgées de 15 à 18 ans dans un groupe de parole organisé au centre Jean-Abadie Pôle aquitain de l'adolescent (CHU de Bordeaux), dirigé par le docteur Xavier Pommereau (*Le Monde* du 29 mai 2013). Elles étaient à l'époque hospitalisées, ou l'avaient été, pour dépression et/ou tentative de suicide et des épisodes d'ivresse. Elles avaient accepté de témoigner de leur expérience du *binge drinking*, ou « biture express », à condition que leurs prénoms soient changés. Alors que cette pratique s'accroît chez les jeunes, trois d'entre elles prolongent aujourd'hui leur témoignage.

Aujourd'hui, Romane va mieux. Interne dans un nouvel établissement scolaire, elle passe un bac professionnel. Elle veut être infirmière en psychiatrie ou dans l'humanitaire. Sans doute pas un hasard. Elle dit rester « relativement raisonnable » en soirée, et « avoir une petite voix qui lui rappelle ce qui s'est passé ». La jeune fille revient de loin. Alors en 4^e, âgée de 13 ans, un matin à 8 heures, elle a fait un coma éthylique. C'était l'anniversaire d'une copine. « Avant d'aller en cours, on est allés dans le bois derrière le collège avec quatre bouteilles, on était trois », raconte-t-elle. Vodka, whisky, rhum, cannabis : coma durant six heures. Elle a fait plusieurs tentatives de suicide, notamment en absorbant des médicaments.

Romane est loin d'être un cas isolé. L'alcool reste la substance psychoactive la plus consommée en France. Sa consommation a certes beaucoup diminué ces dernières décennies (elle baisse de 1,7 % par an depuis 1960), mais les jeunes boivent de plus en plus tôt et de plus en plus massivement. En dix ans, la part des 18-25 ans ayant connu une ivresse dans l'année a augmenté de

22 % à 46 %. Un rapport de l'OCDE rendu public le 12 mai a alerté sur le *binge drinking* (l'absorption de cinq à huit verres d'alcool en une seule occasion) qui touche les jeunes Occidentaux. Si la consommation quotidienne reste rare dans ces tran-

ches d'âge, les épisodes d'ivresse et les alcoolisations ponctuelles importantes (API) augmentent, selon les enquêtes de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) de mars et le baromètre 2014 de l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes) rendu public en avril.

Au cours de l'année 2014, 57 % des 18-25 ans ont connu un épisode d'API (au moins six verres en une seule occasion), soit 5 % de plus qu'en 2010. Point marquant, une forte augmentation des ivresses répétées et régulières (au moins dix par an) chez les femmes de 18 à 25 ans. Les ivresses régulières concernaient 10 % des jeunes de 18-25 ans en 2014 (contre 2 % en 2005).

Le constat est unanime. « Les plus grandes préoccupations sont la précocité d'entrée dans cette ivresse express, la quantité absorbée et la proportion de filles qui augmente », alerte François Beck, directeur de l'OFDT. « En cinq ans, le nombre de transferts aux urgences pour alcoolisation massive aiguë chez les jeunes a doublé dans les hôpitaux français, avec des taux d'alcoolémie jusque-là inconnus à cet âge (3 g à 4 g) », constate le docteur Pommereau.

« Mon corps a souffert, je me scarifiais. J'ai fait souffrir les autres, toute ma famille a été traumatisée », se souvient Romane, qui dit être « vraiment mieux » et n'est plus suivie au centre Abadie. « On aimerait bien pouvoir suivre tous nos patients », dit Xavier Pommereau. Mais ce n'est pas possible, faute de moyens. Le centre Abadie reçoit chaque année 350 à 400 adolescents en hospitalisation, et assure 2 000 séances en hôpital de jour concernant 200 à 300 autres jeunes.

Certes, tous les adolescents qui ont connu des épisodes d'ivresse répétés ne vont pas forcément

mal, mais ils méritent une évaluation par un spécialiste, estime Xavier Pommereau : « Le fait d'arriver aux urgences en coma éthylique n'est pas anodin et peut révéler un immense mal-être. C'est une forme d'appel à l'aide. Il existe souvent un tel besoin de reconnaissance chez certains ados qu'ils sont prêts à tout. »

Hospitalisée deux fois au centre Abadie, Claire a aussi souffert de dépression. L'alcool n'est plus un problème pour cette jeune de 18 ans, en terminale en arts appliqués. Elle avait commencé à

boire vers 13 ou 14 ans « pour oublier ». Elle fumait aussi beaucoup de cannabis et se scarifiait.

Aujourd'hui âgée de 19 ans, Fleur se souvient de ce qui l'a poussée à boire : « *Le monde paraît plus beau, on ne pense à rien, on est presque heureux.* » Quand elle était au lycée, c'était tous les week-ends, et même entre les cours. Elle a arrêté de boire à la suite de soucis de santé, mais aussi après avoir été témoin, lors de soirées arrosées, de violences, y compris sexuelles. Hospitalisée trois fois au centre Abadie, elle s'estime libérée de l'alcool même si « *de temps en temps, [elle] ouvre une bouteille et la boit* ». Elle se dit isolée et encore fragile.

« Plus l'alcoolisation est précoce, plus les parcours sont susceptibles de conduire à des problèmes d'addiction. Avant 16 ans, c'est un marqueur fort de problèmes de tout type à venir », constate François Beck.

Les conséquences à long terme du *binge drinking* sur la santé sont inquiétantes. Ce sont surtout les dégâts sur le cerveau encore en plein développement (sa maturation se termine vers 20-25 ans) qui préoccupent. L'alcool peut altérer des structures cérébrales comme l'hippocampe, impliqué dans les processus d'apprentissage et de mémorisation. Il affecte encore les mécanismes cellulaires quarante-huit heures après l'épisode d'alcoolisation, a montré l'équipe de Mikhaël Naassila, directeur de l'équipe Inserm ERI 24/Groupe de recherche sur l'alcool et les pharmacodépendances (GRAP), à Amiens.

En outre, plus d'un jeune sur trois (38 %) tué sur la route l'a été dans un accident lié à l'alcool (chiffre de 2011). Le risque d'accident mortel est multiplié par 10 avec 0,8 g d'alcool dans le sang, et, associé au cannabis, il est multiplié par 14 – à compter du 1^{er} juillet, les conducteurs ayant moins de trois ans de permis ne devront pas dépasser 0,2 g. Les conséquences sont aussi dramatiques sur les accidents domestiques, les bagarres, le vandalisme et les relations sexuelles non consenties.

Alors qu'un amendement à la loi Macron écorne la loi Évin relative à la publicité sur l'alcool, les autorités, inquiètes de la banalisation de l'ivresse express, alertent sur la nécessité d'agir sur un renforcement de la prévention, qui passe, entre autres, par une vigilance sur la vente d'alcool aux mineurs. ■

« En cinq ans, le nombre de transferts aux urgences pour alcoolisation massive aiguë chez les jeunes a doublé »

XAVIER POMMEREAU

directeur du centre Abadie Pôle aquitain de l'adolescent